

Avons-nous encore besoin de la pédagogie ? Synthèse du Colloque - Lyon - 10/10/10

Maria-Alice MEDIONI, Centre de Langues Université Lumière Lyon 2, Secteur Langues et Groupe du Lyonnais du GFEN

On pourrait légitimement se demander s'il est bien utile de se livrer à une synthèse, cette opération de l'esprit par laquelle on rassemble - du grec, *synthesis*, "réunion" - en un tout homogène, divers éléments d'un domaine de connaissance, ici les divers éléments des travaux qui sont en train de se conclure. A-t-on besoin, en effet d'un exposé global dont la fonction est de donner un aperçu général, une vue d'ensemble, plus ou moins exhaustive d'une question ? N'est-on pas entre adultes, professionnels, motivés, outillés, et

« poser la question de la pédagogie aujourd'hui est plus que jamais nécessaire, urgent, pour dégager le concept de la gangue des malentendus dans laquelle on veut l'enliser »

donc en capacité de tisser les liens nécessaires à une intelligence des choses ? Certes, mais comme dans la démarche d'auto-socio-construction dont Odette Bassis nous présentait les amonts et les paradoxes samedi matin, il n'est sans doute pas inutile de revenir sur les différentes étapes de ce que l'on a vécu - ce que nous appelons au GFEN "faire le film" de la démarche - qui permet de prendre toute la mesure de l'événement ou en tout cas, de nous informer mutuellement par des réflexions croisées de ce que nous n'aurions pas perçu seuls. C'est pourquoi j'ai tenté de réunir le maximum de matériaux, de points de vue, de conclusions auprès des uns et des autres pour tenter de le faire. Et en même temps, n'ayant pas pu réunir l'ensemble et étant moi-même, je ne peux prétendre

faire œuvre exhaustive ni vous promettre un éclairage dénué de point de vue personnel.

Venons-en maintenant au Colloque que nous avons osé intituler "Avons-nous encore besoin de la pédagogie ?". Je dis oser parce qu'il s'agit d'une question rhétorique, en fait d'une figure de style qui consiste à poser une question dont la réponse est généralement évidente. Une fausse question (!) alors même que c'est ce que nous dénonçons sans cesse à l'École : les fausses questions dont on connaît déjà la réponse...

Je dis oser aussi parce que poser la question de la pédagogie aujourd'hui est plus que jamais, cela a été rappelé à plusieurs reprises, nécessaire, urgent, pour dégager le concept de la gangue des malentendus dans laquelle on veut l'enliser.

Je ne vais pas reprendre l'inventaire de la richesse des échanges qui ont eu lieu tout au long de ce Colloque, mais rappeler quelques points forts, l'apport de chacun, et tenter quelques liens.

Les ateliers qui vous ont été proposés samedi matin ont tenté de mettre au jour les caractéristiques de la pédagogie que nous tentons de mettre en œuvre, au GFEN, à travers des situations qui mettent en scène le savoir, non pas pour enrober la pilule amère qu'on sera bien obligé d'ingurgiter, mais parce que nous savons qu'il n'y a pas de transmission directe des savoirs et qu'il nous faut mettre en place les médiations nécessaires pour qu'il y ait appropriation de ces savoirs par le sujet, entrée dans une culture plus large

qui est celle de la communauté des humains ("Introduire chacun dans le mouvement de la culture humaine" dit Jacques Bernardin) et conquête du pouvoir sur les choses, le réel, le monde. Ce qui suppose - et c'est là, une sorte de réponse à la question de Stéphane Bonnéry - : tous capables, mais à quelles conditions ?

Quelles sont donc ces conditions que nous avons mises au jour dans les mises en œuvre mises à l'épreuve de votre regard, à travers l'animation de nos ateliers, cette modification de la conception du savoir et de l'acte pédagogique dont nous a parlé Jacques Bernardin, résultats de déplacements qui peuvent paraître parfois infimes mais significatifs et surtout pensés, éthiquement :

- des entrées en matière qui reconnaissent l'apprenant, la personne, en tant que sujet déjà porteur de savoirs, qui le postulent usager, expert, chercheur afin qu'il devienne "trouveur" en vrai - je reprends ici l'idée de Stéphane Bonnéry - parce que, comme nous le dit Odette Bassis, "si les potentialités sont là, les capacités sont à construire" ;

- des questions vives, des énigmes, des problèmes à résoudre - et non pas les exercices d'application ou les activités d'observation qui s'épuisent dans l'exécution d'une tâche sans enjeu cognitif et sans véritable activité intellectuelle - qui permettent de s'interroger là où l'évidence s'impose, de s'aiguiser le regard là où on ne le pose pas d'ordinaire, de travailler avec d'autres à condition que la situation justifie qu'on travaille à plusieurs, afin de rencontrer l'autre, les autres et l'immense bénéfice qu'on tire de la confrontation des stratégies et des points de vue. Walo Hutmacher nous a rappelé l'importance des interactions dans la classe entre les apprenants, entre l'enseignant et les apprenants. Odette Bassis, que le travail de l'enseignant consiste à proposer "une action - un verbe - mais sans dire comment il faut faire car c'est cela même qu'il faut trouver" ;

- un travail difficile et savant de celui qui transmet pour qu'il y ait construction des savoirs et des compétences car Odette Bassis souligne que apprendre "n'est jamais un processus en ligne droite" mais une dialectique délicate, un va et vient entre moi et moi, entre la situation et les autres... - l'auto-socio-construction du savoir - ; un travail qui est de la responsabilité des enseignants élevés à la dignité de professionnels formés à un haut niveau, en Finlande ; un

travail de professionnels qui ne délèguent pas l'apprendre aux familles comme l'a dénoncé Marie-Noëlle Lefaucheur de la FCPE, à travers le travail à la maison dont la seule chose dont on soit sûr - voir les travaux de Patrick Rayou - c'est qu'on ne sait pas qui fait le travail à la maison, mais qui banalise l'acte pédagogique, en le plaçant au niveau de ce que pourraient faire des parents, au lieu de l'élever à la hauteur d'une expertise construite par une formation exigeante nourrie par la recherche (Walo Hutmacher) qu'elle nourrit à son tour ; un travail qui ne peut accepter un renvoi trop systématique à des "dispositifs dont la multiplication, disait Michel Calzat, nuit à l'acte pédagogique" ; un travail savant, lucide et exigeant pour sortir des malentendus ordinaires et récurrents, énumérés par Stéphane Bonnéry ; une responsabilité de

l'enseignant capable de penser l'étayage susceptible d'orienter - au sens de Bruner - clairement l'activité intellectuelle de l'élève sans se substituer à lui, sans le dispenser de l'effort incontournable de l'activité cognitive ;



- une bienveillance de la part de cet accompagnateur qu'il lui faut tricoter avec la vigilance et l'exigence pour ne pas manipuler, faire à la place, mais pousser l'intelligence de chacun toujours plus loin. Walo Hutmacher nous a parlé des attentes fortes des enseignants finlandais et des résultats que cela produit en Finlande ;

- une exigence particulière au moment du bilan, de l'analyse réflexive, autrement dit, de l'évaluation, conduite systématiquement non seulement après une séquence de travail, mais proposée aussi avant même de se tourner vers la tâche requise, tant nous sommes convaincus qu'il ne peut y avoir construction du sens que dans l'activité regardée, anticipée et analysée - le sens n'est jamais là, premier, en préalable, mais c'est une conquête pour laquelle est requise l'expertise de l'accompagnateur qui sait organiser le travail de prise de distance et de conceptualisation qui permet "la formulation des généralités nécessaires" (Stéphane Bonnéry). Une évaluation tournée vers l'apprendre plutôt que vers la sélection, l'élimination, l'humiliation, ou le pilotage par les résultats. Là encore Walo

Hutmacher nous apprend qu'en Finlande le fait de renoncer pour les enseignants à l'instrument d'un pouvoir contre-productif permet de se centrer sur ce qui est notre mission : l'apprendre.

Toutes ces questions ne sont pas théoriques. Elles sont mises en œuvre quotidiennement dans nos pratiques.

À l'occasion des ateliers animés par nos partenaires, nous avons pu vérifier que nous étions nombreux à partager ces partis pris même si les mises en œuvre pouvaient être diverses et complémentaires, sur le terrain de l'école, du périscolaire, de l'éducation populaire ou à l'échelle d'une ville. Des vérifications qui ont pu être faites surtout parce que, comme le disait Étienne Vellas en ouverture, ce Colloque a été :

- un de ces endroits rares, où des pédagogues parviennent à travailler ensemble, se parlent, échangent et contribuent à "tenter de clarifier ce qui est nommé aujourd'hui : pédagogie, à la travailler, et à soutenir sa défense". En sachant qu'il nous faut tout de même songer à mutualiser davantage nos recherches ;

- un lieu où comme elle nous le rappelait, en citant Michel Fabre, pour prouver nos savoirs, nous les avons mis à l'épreuve de nos regards respectifs avertis et exigeants ;

- un moment où nous avons pu vérifier, pour reprendre les trois idées "simples" de Philippe Meirieu, que :

- nous avons le souci et l'audace de pratiquer cette pédagogie non seulement dans les marges où nous sommes nombreux à travailler - souvent par choix - mais également au centre. Non seulement parce que les marges sont aujourd'hui au centre comme il a aimé nous le rappeler - ce qui ne nous amène en aucune façon à renoncer à un investissement important de notre part sur les terrains d'exclusion, là où les élèves "n'ont que l'école pour apprendre l'école", selon la formule de Stéphane Bonnéry, avec les outils de compréhension des inégalités sociales dans l'inégalité scolaire dont il nous a parlé - mais parce que nous avons le souci et l'audace de pratiquer cette pédagogie partout, parce que nous sommes convaincus que c'est la seule condition pour permettre d'apprendre et de grandir ;

- la question du sujet est au centre de nos pratiques, un sujet apprenant et apprenant à prendre toute sa

place dans la communauté des humains, un sujet de désir qui se révèle à lui-même progressivement parce que les pratiques que nous proposons lui permettent de différer, de cheminer, parfois lentement, avec les autres, et de renoncer à cette pulsion dont Philippe Meirieu nous rappelait, qu'elle s'abolit dans sa réalisation même, pour découvrir la capacité à trouver de la jouissance dans la pensée ;

- que nous vivons une ère radicalement différente de tout ce que nous avons connu et que, comme l'a déclaré Yves Fournel au moment du superbe apéritif offert par la ville de Lyon, "Nous aurons les citoyens que nous aurons mérité". Walo Hutmacher nous a rappelé également que "faire (au) mieux dépend (aussi) de la gouvernance", même s'il a choisi, comme nous, une figure de style dans le titre de son intervention (et si) qui n'enlève aucune force à la proposition. La question des politiques éducatives est centrale, Yves Fournel l'a affirmé lui aussi : les collectivités locales ne sont "pas seulement des guichets de financement mais des partenaires éducatifs", il nous faut un "État fort qui assume son rôle", parce qu'il n'y a "aucune fatalité à l'échec et à l'exclusion" et que ce

« nous avons le souci et l'audace de pratiquer cette pédagogie partout, parce que nous sommes convaincus que c'est la seule condition pour permettre d'apprendre et de grandir »

que nous portons est "Tout sauf la voie de la facilité et de la démagogie". Les participants à la table-ronde de samedi soir y sont revenus : Marie-France Vieux-Marcaud en déclarant fortement que "aujourd'hui, la responsabilité est partagée : il faut plus de pédagogie, plus de professionnalisme, d'exigence ; Didier Crico en demandant que la pédagogie soit remise "au centre du système" et qu'on sorte de la "confusion entre les finalités de l'École et l'accès légitime à l'emploi"; Marie-Noëlle Lefaucheur, en rappelant qu'il y a urgence à "trouver des solutions pour que les parents viennent et reviennent dans l'école".

Jacques Bernardin nous l'a montré également dans le panorama qu'il nous a présenté au niveau européen, en soulignant les caractéristiques du système éducatif français marqué par l'ennui et l'inégalité. Et aussi, à travers l'insistance sur le positionnement éthique au cœur de la formation.

Walo Hutmacher, lui, est revenu sur les choix de la Finlande, tellement inouïs, tellement osés dans notre paysage, orientés résolument vers l'égalité, par le biais de dispositifs résultant d'une réflexion longue et courageuse, orientés vers le soin porté à l'éducation - il faut soigner effectivement l'éducation, tout comme, et là c'est Yves Clot qui nous le rappelle, il faut soigner le travail -, orientés vers la responsabilité. Une leçon d'anti-fatalisme de taille qui ne nécessite pas d'exercice d'application de notre part, mais un réinvestissement créatif qui, de plus, rencontre tant de nos paris et de nos engagements.



62



Revenons à la question rhétorique "Avons-nous besoin de la pédagogie ?", cette fausse question bien gênante, dont la fonction finalement, si on y prête attention, est d'amener le public à prendre une décision.

Alors oui, nous avons besoin de la pédagogie, celle qui permet de sortir de la maison, de poser le regard là où il aurait tendance à ne pas s'attarder, d'interroger et de s'émanciper des évidences pour revitaliser et réenchâter le monde, pour faire oeuvre d'intelligence et être à la hauteur de ce que nous sommes potentiellement et tous les jours dans nos actes et nos engagements. Oui, nous avons besoin d'une pédagogie qui s'inscrive dans une exigence de démocratisation et d'émancipation, qui fasse même que la démocratisation et l'émancipation deviennent le problème de tous, comme la littératie est devenue le problème de tous dans cette école étasunienne dont Walo Hutmacher nous a cité l'exemple. Oui, nous avons besoin de ces collectifs si précieux qui nous permettent de prendre le temps de regarder ce que nous faisons dans un compagnonnage bienveillant et exigeant, en lien étroit avec la recherche, pour ne pas réinventer tous les jours le fil à couper le beurre, cet espace de controverse professionnelle que nous nous offrons au GFEN et au GREN. Stéphane Bonnéry a raison de regretter que les enseignants ne prennent pas ce temps et ne se don-

nent pas les outils que nous nous donnons ensemble pour construire notre lucidité et notre enthousiasme. Gardons cet élan dont Walo Hutmacher a parlé à notre propos. Merci de le reconnaître. À nous de le maintenir et de le prolonger. ■

La revue *Dialogue* a appris avec peine le décès de Françoise Sève.

Françoise Sève est connue pour ses travaux de traduction. En 1985 Françoise Sève faisait paraître sa traduction du livre de Vygotski *Pensée et langage* réédité à la Dispute en 1997. Les lecteurs français découvraient l'importance du travail de ce psychologue soviétique. Françoise Sève venait d'achever la traduction de son *Histoire du développement des fonctions psychiques supérieures*.

Pour les pédagogues, la réflexion de Vygotski permet d'élucider le pourquoi de la fécondité du travail en groupe qui favorise le conflit socio-cognitif. Plus largement les travaux de Vygotski permettent de comprendre l'importance des échanges langagiers entre pairs et adultes pour la formation de la pensée. C'est dire combien celui-ci a été attentif aux interactions langagières et culturelles dans lesquelles l'enfant se construit.

Nous rappelons dans cette triste actualité l'apport du philosophe Lucien Sève dans la dénonciation de la notion de « don ». Par ses nombreux articles parus entre 1962 et 1964, Lucien Sève a contribué à la gestation du projet de livre du GFEN : *Échec scolaire. Doué ou non doué* paru en 1974 aux Éditions sociales.